

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 50

Artikel: Hirondelles de décembre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Dépêche-toi, mon petit!

C'était il y a quelques années, place du Tunnel, à Lausanne. Un samedi d'été, entre midi et une heure. Devant un café, un âne attelé à une charrette vide stationnait, la tête basse, exposé à l'ardeur d'un soleil d'Afrique. Il attendait patiemment que son maître eût fini sa chopine. Peu à peu, les autres véhicules avaient disparu, au trot des chevaux ou au pas lent des vaches et des bœufs. Lui seul ne partait pas, et le jeu de ses longues oreilles aimait tristement la place morne et brûlante.

Enfin sur le seuil de la pinte un particulier en blouse se montra: « Hue! » cria-t-il. L'âne ne broncha pas. « Hue! » répéta l'homme. Même immobilité de la bête.

— Veux-tu bouger, tsancco de bourrisquo! Un coup de fouet clignant l'échine de l'âne accompagna ce juron. L'animal se raidit sous la souffrance et n'avança pas davantage.

— Ah! tu veux faire ta Sophie! reprit son maître. Eh bien, rave pour toi; je vais reprendre un verre. Quand tu seras décidé, tu me diras un mot.

L'homme rentra au café.

Il venait à peine de disparaître qu'un passant, qui avait assisté à la scène et qui déjà s'éloignait, revint sur ses pas et s'approcha de l'âne. Maître Aliboron fixa curieusement ses gros yeux sur l'inconnu. « Viens donc un peu à l'ombre », lui dit celui-ci, en essayant de l'entraîner avec douceur sous un arbre voisin. Et comme la bête restait vissée au sol, il la saisit plus rudement par la bride. Peine perdue. L'entêtée bourrique semblait avoir des jambes de bronze. Elle agitait seulement ses oreilles, en manière de protestation. Elle finit même par les secouer d'une façon si désordonnée que l'une d'elles reçut la cendre et peut-être une étincelle du cigare que le passant avait aux lèvres.

A cette brûlure, l'âne brama un hi-han! de douleur et, échappant aux mains qui le tenaient, s'élança au galop vers la route du Mont.

— Heu-là! heu-là! vociféra le maître, que le cri de sa bête avait fait accourir. Heu-là!

Mais la charrette ne s'arrêtait pas, loin de là. Voyant qu'il ne la rattraperait pas, l'homme à la blouse courut à celui qu'il rendait responsable de cette fugue et qui riait comme un bossu.

— Qu'avez-vous fait à ma bête?... Vous me la païerez, nom de sort!... et le char avec et toute la casse, nom de sort!... Je vous mènerai à la police, voleur d'âne que vous êtes!

— Voleur d'âne, vous-même!... C'est moi qui vais vous conduire au poste, et plus vite que vous ne pensez!

— Vous allez y aller tous les deux! dit un agent que la querelle avait attiré.

— D'accord! fit le propriétaire de l'âne... On s'expliquera là-bas, nom de nom de sort!

Au poste de la Palud, le commissaire, ayant entendu les doléances de l'homme à la bourrique, demanda à l'autre quel moyen il avait

employé pour faire détalier l'âne si brusquement.

— Mon Dieu, monsieur le commissaire, répondit le passant, c'est bien simple: connaissant le naturel de ces quadrupèdes, j'ai cherché à le prendre par son faible: je lui ai coulé dans le tuyau de l'oreille ces seuls mots: « Dépêche-toi, mon petit, il y a une mise de foin à Morrens, à trois heures et demie! »

Cette réponse désarma le commissaire.

V. F.

Le jeu de la petite maman.

« Au premier rang de l'éducation maternelle, dit un correspondant du *Petit Parisien*, dans un article intitulé: « Pour les mères », figure la connaissance des principes de l'élevage des nourrissons.

» Une éducatrice hardie, Mme Moll-Weiss, enseigne aux jeunes Bordelaises les rudiments de l'art de la ménagère et de la maman; elle n'a pas craint d'introduire dans ses cours une poupée modèle qui lui sert de démonstration pour ses leçons d'emballage des nouveau-nés.

» L'enseignement de la puériculture ne s'offre pas, comme on voit, sous un aspect rébarbatif. Le tablier de cuisine lui-même n'a rien de disgracieux et le maniement du plumeau n'affaiblit pas les grâces des fillettes.

» Quelle objection pourrait-on faire à un supplément d'enseignement hygiénique portant sur l'allaitement, sur ses bienfaits, sur l'utilité de peser les bébés, et sur quelques données essentielles du même ordre? Les mères, les nourrices sont trop souvent inexpérimentées, ignorantes, et elles commettent des fautes irréparables.

» Aussi, la Ligue contre la mortalité infantile, d'accord avec le conseil municipal de Paris, va-t-elle prochainement inaugurer dans les mairies des conférences de vulgarisation sur les principes de l'hygiène de la première enfance. Une initiative généreuse va de même susciter la création d'une véritable école des mères, dont l'inauguration est imminente.

» Cette initiation maternelle peut et doit se faire par plus d'un procédé: à l'école d'abord, en second lieu dans les œuvres post-scolaires, et enfin dans les consultations de nourrissons, les dispensaires, les crèches, dans les cours du soir. Non seulement dans l'intérêt des maris, qui n'est certes pas négligeable, mais pour la bonne harmonie des ménages et surtout pour les enfants, pour les tout petits, la propagande poursuivie de différents côtés en faveur d'une éducation élargie et plus pratique des jeunes filles est de la plus haute importance.

» Répandre les notions d'hygiène infantile, fonder l'enseignement primaire de la puériculture, de l'élevage des jeunes enfants, c'est à la fois travailler de la manière la plus efficace et la plus utile pour les mères et pour la patrie. »

Hirondelles de décembre.

Elles sont là!

Plus fidèles encore que leurs sœurs ailées, dont le nombre varie suivant les années et qui n'arrivent pas toujours au moment voulu, c'est-à-dire lorsque sonne, à l'horloge des saisons, l'heure joyeuse du printemps.

Sous le gris ciel d'hiver, affrontant neiges et brouillards, sans souci des circonstances, gaies ou tristes, elles viennent frapper à la vitre, les hirondelles de décembre, et si vous ne leur ouvrez la fenêtre, eh bien, elles entrent par la porte, comme tout le monde, et s'abatent sur votre table de travail, tel, dans une vigne, un vol de passereaux au moment de la vendange. Que leur faut-il? Des compliments, rien que cela, et le plus possible.

Rivalisant d'éclat extérieur, c'est à qui captera le plus vite votre attention. Et, bien souvent, le « ramage ne répond pas au plumage », suivant l'expression du bon fabuliste. Il est cependant des exceptions.

Les hirondelles de décembre, chacun l'a compris, ce sont les publications diverses et chaque an plus nombreuses qu'attire le pâle soleil du nouvel-an. Mirage trompeur, bien discrédité, mais auquel, à défaut d'autres, s'en vont, toujours plus avides, les illusions des auteurs et de tous ceux qui ambitionnent, avec ou sans raison, ce titre. Ce sont ces derniers qui l'emportent, aujourd'hui.

Et, en les voyant si nombreux et si pressés, on songe à ce que disait dernièrement un journal à propos de la crise que subit actuellement la librairie — crise dont souffre d'ailleurs avec elle tout le commerce.

— A quoi donc attribuez-vous la « mévente du livre »? demandait-on à un commis-libraire.

— A quoi? C'est tout simple: on ne lit plus. On ne lit plus, parce qu'on écrit trop. Les gens qui jadis lisaient, écrivent aujourd'hui. Chacun se fait auteur, comme Cadet Roussel se fit acteur. Comment donc lire les œuvres des vrais écrivains, lorsqu'on n'a que le temps d'écrire les chefs-d'œuvre qui tentent votre plume? La librairie reprendra certainement, le jour où elle ne sera plus l'humble servante de tous ceux dont les lauriers littéraires chatouillent la folle ambition, simples amateurs qui disputent en vain la gloire à ses élus.

Il en sera bientôt, dans l'armée des lettres, comme dans celles qui veillent avec tant de sollicitude sur la paix du monde: tous officiers! De soldats, c'est-à-dire de lecteurs, plus. Il n'est pas absolument nécessaire, pour être disciple de l'art, d'avoir une plume ou un pinceau dans la main. Il y a des lecteurs artistes, comme il y a des écrivains artistes. Il en faut d'uns et d'autres pour que tout aille bien. Ce n'est pas le cas maintenant; et voilà pourquoi ça ne va pas.

En attendant des jours meilleurs, glanons un peu dans la moisson de cette année.

A tout seigneur, tout honneur. Il en est, parmi

ces publications du nouvel-an, dont on ne saurait plus se passer. Tel, le volume d'aspect et de titre modestes : *Au foyer romand* (Payot et Cie, éditeurs). Cette intéressante et patriotique publication groupe, chaque hiver, à l'appel de M. Philippe Godet, qui en a la direction, nos principaux écrivains. Un goût très sûr et délicat préside au choix des matières et assure à ce volume une place particulière dans notre bibliothèque romande. Nous y voyons, en l'absence, les noms de : Edouard Rod, Warnery, Virgile Rossel, Philippe Monnier, Samuel Cornut, Alfred Ceresole, René Morax, Eugénie Pradez, M^{me} Georges Renard, Gaspard Vallette, Bertha Nicollier, Henri Jacottet, etc. La collection du *Foyer romand* est indispensable à qui se pique de se tenir au courant de notre littérature nationale.

Format à la mode, carré, couverture élégante, mais sans prétention, titre alléchant et point du tout trompeur, c'est : *Nos bons gens* (Payot et Cie, éditeurs), gerbe de contes et de nouvelles nouée par Ch.-Gab. Margot et Henri Croisier, deux collaborateurs aimés du *Conteur*. Ce petit volume, le premier que publient MM. Margot et Croisier, a trouvé d'emblée un accueil excellent et des plus encourageants. Il le mérite d'ailleurs autant pour ce qu'il apporte que pour ce qu'il promet. Ses auteurs débutent sous une très bonne étoile; nous les en félicitons bien sincèrement.

Parmi nos écrivains, l'un des plus favorisés est T. Combe. Cela s'explique tout d'abord par le caractère des questions traitées par elle, par la franchise et le courage avec lesquels elle les aborde, sans souci des critiques, enfin par le tour original de son style. Peut-être pourrait-on désirer voir T. Combe mettre un frein à sa fécondité et ne pas disperser surtout son remarquable talent en une foule de petites brochures moralisatrices, dont l'effet ne nous paraît pas récompenser la bonne intention. Irène Andéol (*Attinger frères, éditeurs*), le roman que nous offre aujourd'hui cet auteur, aura certainement le succès de ceux qui l'ont précédé.

C'est aussi de la librairie Attinger que nous viennent *Les ignorés*, d'Eugénie Pradez. Nous ne pouvons faire mieux que de renvoyer nos lecteurs à tout le bien qu'a dit de ce livre, M. Burnier, dans un récent article de la *Gazette*.

La Vie, par Charles Fuster (*Fischbacher, éditeur, Paris*).

Hier le doute, l'ennui, la désespérance et le morne accablement, aujourd'hui des chants de réconfort! Semons des idées et sauvons notre âme et voici des poèmes ardents de sincérité qui disent la beauté, la douceur qui sauve et purifie; des hymnes virils et enflammés à la liberté qui enfante la vie, à l'effort, incessant luttant, et à la vérité qui affirme sans trembler; puis de suaves accents de pitié et d'indulgence, de charité et de pardon : un flot immense d'amour et de bonté.

Soyons vainqueurs... Vivre, aimer et vouloir! Sentiments débordant de tendresse dans un cœur de poète et voilà un livre d'aube et de printemps, un livre d'amour et de foi : le livre de la volonté, de l'espoir et de la bonté!

La Sainte Bible illustrée (F. Zahn, libraire-éditeur) est une publication dont l'opportunité est peut-être discutable, mais nous y voulons voir une preuve nouvelle de la réconciliation qui peu à peu s'opère entre l'art et la religion, qu'avait brouillés l'excessive sévérité des réformateurs. « Tout ce qui peut populariser la Bible mérite d'être chaudement encouragé, » dit M. G. Secrétan, dans sa préface. Un peu plus d'éclectisme cependant dans le choix des illustrations serait désirable.

Au milieu de tous ces livres, appelant l'œil par sa couverture enluminée — nous préférons l'ancienne, nous l'avouons franchement — l'*Almanach du Bon Messager pour 1903* (Georges Bridel et Cie, édité.), fort bien compris, comme d'habitude, et qu'il n'est plus nécessaire de recommander.

Enfin, pour terminer, citons des publications plus modestes, sans doute, mais qui n'en seront pas moins appréciées des personnes auxquelles elles s'adres-

sent plus spécialement, tels : *Le dictionnaire des chasseurs*, de Jean des Ravières (Ch. Petitpierre et fils, éditeurs, Neuchâtel), prix 60 centimes; — *Le Guide pratique pour les soins à donner aux chevaux*, par Jean Haussener (Büchler et Co, édité., Berne), prix 1 fr. — Puis, deux *Calendriers-éphémérides, bibliques et poétiques*, et un petit *livret-calendrier poétique*: « *Bonne année* », édités par la librairie Payot et Co.

Ça n'a l'air de rien!...

Pour entretenir d'une façon décente le chef de l'Etat, logement, nourriture, blanchissage, voitures et trains spéciaux compris, chaque Français débourse par an exactement neuf centimes!

Voici les chiffres en ce qui concerne les souverains d'Europe.

Le roi des Belges et le roi de Grèce, chacun 50 centimes; l'empereur d'Autriche, 45 centimes; le roi d'Italie, 44 centimes; le roi de Suède, 40 centimes; le tsar, 35 centimes; l'empereur d'Allemagne, 34 centimes; le roi d'Angleterre, 20 centimes.

Pour les présidents de République: M. Roosevelt, 22 centimes; le président de la Confédération helvétique, 6 millimes seulement.

Eh bien, chez nous, ça peut encore aller; notre président ne nous coûte pas trop cher.

Les chevaux des pompiers.

On nous écrit :

Lors de l'incendie du moulin Bornu, survenu l'été dernier, les pompiers d'un village de la contrée ne purent accourir au secours du meunier, faute de chevaux. Ce n'est pas que ces quadrupèdes fassent défaut dans le village en question, il y en a même un plus grand nombre que dans maint endroit du voisinage; mais il est difficile de les avoir. Dès qu'un sinistre est signalé dans la région, le syndic convoque les propriétaires de chevaux et met aux enchères le service de traction de la pompe. L'adjudication est donnée, non pas au plus offrant, mais, comme de juste, au soumissionnaire le plus bas.

— Il brûle au moulin Bornu, qui est-ce qui mise pour les chevaux de la pompe? demanda le magistrat de la commune.

— Je vous prête mes deux bidets pour vingt-cinq francs, dit Jacques-François.

— Personne ne mise en dessous? questionne le syndic.

Et comme nul ne dit plus mot, le syndic reprend : « Vingt-cinq francs, c'est trop pour la commune. »

— Mettons vingt-quatre francs et un litre, hasarde Pierre.

— Va pour le litre, mais il ne vous faut pas demander plus de vingt-trois francs. On a déjà assez de mal à payer la régente.

— Vingt-trois francs cinquante! dit Abram.

— Vingt-trois et le litre, et rien de plus!

Au bout d'une demi-heure de marchandage le syndic tire sa montre et constate qu'il est maintenant trop tard pour aller au feu et que, d'ailleurs, « ils veulent assez éteindre avec ceusses des autres villages ». Et la pompe ne part pas et la commune économise fr. 23.50 plus un litre.

Dans un autre village entre Morges et le Jura, la municipalité ne lésine pas pour le paiement des chevaux de la pompe et si des discussions s'élèvent, ce n'est qu'au retour de l'incendie, au cas où les chevaux fournis n'appartiendraient pas à des bourgeois. Il y eut dernièrement, à ce sujet, une polémique dans un journal de la ville de Morges.

Un bourgeois de X reprochait aigrement à l'autorité communale d'avoir, affronté inouï,

laisser atteler à la pompe quatre chevaux de non-bourgeois!

Ces questions de chevaux de pompiers ne se posaient guère autrefois, dans bien des villages du moins, où les jeunes gens se faisaient un point d'honneur de trainer eux-mêmes la pompe, seulement, celle-ci arrivait quelquefois un peu trop tard.

Cependant, mieux vaut tard que pas du tout, comme à Z., le printemps passé, où les pompiers n'Y arrivèrent dans leur uniforme battant neuf, n'ayant oublié qu'une chose... la pompe!

L'histoire d'on canari d'éboiton.

Lo *Conteur* a zu contà dein lo temps l'histoire d'on caion qu'on luron dè Tserdena avai atsetà à la faira dè Vevey et qu'avai fottu lo camp à la chetta.

Et bin, mè, y'ein è atsetà ion stu l'hivai passà que m'a prào fé vaire là z'étailès assebin; mà tot parai, y'è pu lo ramenà à l'hotè, cein que ne vao pas derè que ne sai zu à la chetta, kà ma vouèpa dè fenna est bo et bin d'apareint avoué Lucifai.

Faut vo derè que y'avé zu couson dè droblià po reintrà clia pestà dè bite et l'est lo valet à Ganguelin, qu'on l'ài dit « lo Renà », paccque l'est on gaillà suti et m'a, ma fai, bailli on fier coup dè man; quand bin cein m'a cottà 'na raclliàie dè demis.

L'est verè que y'avé bin réussi po on caion et c'étai on pouai dè sorta: on prin mor, coumeint cé dè 'na foimna, fasai la londza du lo colson tant qu'à la quia, l'avai lè pai rà et la quia tota recouquelhia; afin quiet, l'avai prào bouna mena po on caion, mà l'étai 'na rouà d'ao diablo po lo fèrè allà. Tè possibillio, quina chaie n'ein zu po lo reduire!

Ne l'ài avant attatsi duès cordettès ài duès piautès dè derra, Renà ein tegnai iena et un mè l'autra, et n'aveint ti dou 'na dzibillio po l'accouilli et lo fèrè reveri. Mà, tot parai, n'y avai pos moian d'ein fèrè façon, ne fasai què veri et reveri dè ti lè còtès et quand on l'ài roillivè dessus po lo fèrè einmodà, fasai d'ài chauts coumeint on cabri dè dou senannès.

On iadzo, s'est einfattà d'ài lè tsambès à cé pourro Renà qu'avai dza bin d'ao mau à se teni drai dein lo pacot et l'a tiupessi dein lo terrea et quand ne sein arrevà proutos dè Fraidévala, io fasai né naire, l'a fé on chaut d'ao diablo avau lo dérupo et ne sein zu l'ài tsezi dè dessus ào fin bas d'ao revè, dein 'na gollie à renailles.

On étai quie ti lè trai, lo caion, Renà et mé, eincoillià dein lè cordettès, que ne teimpètant et que lo caion couillavè qu'on dianstro, quand on out que cauction no criè du per amont: « Que d'ao diablo fédès-vo lè, mè z'amis? » Adon, Renà, qu'avai recognu lo mounaj d'Etagnire et que sè saillessai d'ao pacot, l'ài repond: « On ne fà pas grand pussa! »

Après s'ètrè prào escormantsi avoué cé tonaire dè caion, n'ein pu portant arrevà à la pinta dè Fraidévala, io l'est qu'on est eintrà po baire on demi qu'on avai rudo affanà; on avai tant sai que n'ein du redrobbia, mà, clia pestà dè bite qu'on avai liettàie quie dévant, fasai d'ài boailiès que mè seimblivè dza ourè ma fenna ein colère.

— Hardi! que dio à Renà, no fautmodà po ne pas reçaidrè 'na bràmàie dè la bordzaisa, kà te cognai pas onco ma fenna!

— Pourtant, que mè fà adon Renà, n'arà pas dè quie tè bramà, kà, te revins avoué on tot galé caion, que t'as zu bon martis, et t'as faillu onco bin d'ao mau po l'einmenà à la baragua. Que pào-te te trovà à rederè?

— Ah! vayo bin, que l'ài fe, que te ne cognai pas la Suzette, vai-tou, le n'est jamè conteinta. Va mè derè que lo caion ne vaut rein et que